

## CHAPITRE PREMIER

Je pensais vivre un vendredi après-midi tranquille, semblable à beaucoup d'autres vendredis après-midi.

Mais c'est vite parti en vrille...

Il n'y avait personne à la maison de toute la journée, ma mère travaillant de neuf heures à dix-sept heures, cinq jours par semaine. Je ne suivais pas de rituels bien définis, mais en général, l'après-midi, quand je me trouvais seule à la maison, je respectais un protocole qui me convenait à peu près.

Je n'ai pas dérogé à la règle, ce jour-là...

D'abord, je me suis rendue à la salle de bains pour m'examiner dans les miroirs. Ma mère en avait fait installer une telle quantité que je me demandais si elle n'était pas quand même trop narcissique. J'approchais de mes dix-neuf ans, et j'étais le clone de ma mère, on aurait pu nous prendre pour deux sœurs. Elle avait dix-sept ans à ma naissance. Elle m'avait élevée seule, je n'ai pas connu mon père. Je ne m'en portais pas plus mal.

Me regarder dans le miroir, c'était comme si je la voyais, elle : une fille d'un mètre soixante-cinq, aux cheveux blond vénitien coupés court, avec un visage aux traits délicats, des yeux noisette, une bouche rouge qui esquissait une moue involontaire. Un corps plutôt menu, mais dont les parties charnues étaient, par contraste, plus développées. Je savais que j'avais pas mal de charme ; j'en éprouvais un plaisir narcissique, moi aussi.

Entre la lisière de mon top vert et la taille basse de mon jean, mon ventre était nu. J'ai défait le jean. Dessous, mon slip était du même vert que le top. Je l'ai fait glisser le long de mes jambes pour le récupérer, le renifler. Je ne me lassais pas de l'odeur de

mes sécrétions, souvent changeante d'ailleurs. L'empiecement maculé, sombre, collait à ma chatte.

Laura, la copine chez qui j'avais déjeuné ce jour-là – en présence de ses parents – me plaisait énormément. Je ne désespérais pas de la faire basculer dans un lit. Je la savais hétéro, mais il n'y avait rien là d'irréparable. Il suffisait d'attendre le bon moment. Pendant le repas, j'avais été tentée de lui faire du pied, mais c'était prématuré, et il y avait la présence dissuasive de ses vieux...

J'ai balancé mon slip et mon jean dans le panier de linge sale, et cul nu, gardant uniquement mon top, je suis allée dans ma chambre. J'ai allumé la télévision, me suis allongée sur mon futon. Je regardais défiler les images sans m'attacher à aucune : mes préoccupations étaient ailleurs.

J'ai posé ma main sur mon ventre nu, et comme je ne voulais ni descendre ni monter trop vite, je lui ai imprimé un mouvement circulaire qui me procurait des sensations agréables.

Je pouvais passer des après-midi entiers à me tripoter. C'était un bonheur que j'avais découvert avec la puberté, et que rien n'avait remplacé depuis, même si j'avais du plaisir avec un garçon ou avec une fille. J'apprenais à connaître mon corps, où agir pour exciter les zones érogènes, à pressentir comment et à quel moment je jouirais. Je pouvais faire monter la jouissance très vite, mais ce que je voulais quand j'avais un long après-midi devant moi, c'était au contraire faire durer, m'embraser lentement, à l'affût de chaque sensation, retarder le plus possible la venue de l'orgasme. Envahie par toutes sortes de fantasmes, je me sentais dériver peu à peu loin du réel, loin des contingences quotidiennes.

J'ai remonté mon débardeur. Je commençais toujours par les seins, et chaque fois, j'étais sidérée par l'extrême sensibilité qui les faisait réagir à mes attouchements. Ils n'étaient pas très gros, mais dès que je les malaxais, sans même toucher aux zones plus sensibles des aréoles et des tétons, je sombrais dans une langueur, et mon ventre s'embrasait.

Je descendais ensuite sur le sexe ; il était déjà ouvert, et il s'en écoulait un liquide d'abord clair, puis de plus en plus sirupeux, jusqu'à atteindre la consistance d'une crème qui jaillissait de moi par saccades. Pour cela, il fallait que je sois vraiment très excitée.

J'aimais ces moments. Personne n'en parlait jamais, mais se masturber, c'était tout simplement très bon.

Mon esprit errait dans les couloirs de mes fantasmes, ouvrant telle ou telle porte. Je pensais à certains garçons, à certaines filles aussi. Il y avait un garçon à qui je mourais d'envie de rendre visite. Je l'avais rencontré le samedi précédent, en boîte. Il ne s'était pas passé grand-chose entre nous, mais au moment de partir, il m'avait jeté :

— J'habite dans la grand-rue, au numéro 22, tu peux passer le soir, quand je suis rentré du travail.

Je vivais dans une petite ville de province de trois mille deux cents habitants au dernier recensement, et ici, tout le monde se connaissait, même de vue. Je me demandais parfois comment j'étais, moi, cataloguée par les gens. Ou plutôt, je ne me posais pas la question, car je le savais : une « feignasse », une « chaudière ». C'était vrai, je me sentais libre de mon corps et de mes envies.

Cet après-midi-là, donc, après avoir bien caressé mes seins, puis trituré mes tétons pour les faire dresser, j'ai descendu ma main à mon pubis. Je me rasais les pourtours de la chatte, mais je laissais un triangle, que je dessinais au rasoir sur la zone en question. J'aimais sentir mes poils drus sous mes doigts. Contrairement à certaines filles qui s'épilaient totalement, je tenais à garder un triangle de poils au-dessus de ma fente glabre, ce qui, à mes yeux, lui donnait du charme, renforçait ma féminité.

Je pensais à Steph. L'idée s'anrait en moi qu'il fallait que je lui rende visite comme il me l'avait proposé. Pourquoi pas ce soir, justement ? Ce pouvait être la meilleure façon d'aborder le week-end.

J'aimais garder en tête plusieurs possibilités. Ces derniers temps, j'avais été obsédée par Laura. Je sentais que quelque chose pouvait se passer entre nous. Toujours le mode potentiel. Cela faisait plusieurs fois qu'elle m'invitait à déjeuner. On avait été autrefois camarades de cours, puis elle est partie poursuivre ses études dans une autre ville du département. On n'habitait pas très loin l'une de l'autre, pourtant, on est restées longtemps sans reprendre contact. Et puis, il y a six mois, on s'est croisées dans la rue. J'ai été saisie en la voyant : Laura n'avait jamais été moche, mais elle était devenue une très jolie jeune femme.

Avais-je changé, moi aussi ? On a été prendre un café ensemble, et on s'est communiqué nos numéros de portable.

Deux jours plus tard, elle m'appelait. Depuis, on s'est revues. Il ne s'est encore rien produit, absolument rien, à part des échanges de regards lourds. J'avais envie d'elle. Découvrir ce qu'il y avait sous ses jupes, sous ses pantalons, faisait partie de mes fantasmes.

En arrivant, j'avais branché mon ordinateur. Les doigts posés sur mon sexe, tout gonflé, j'ai entendu le signal sonore qui m'annonçait l'arrivée d'un mail. Pressentant que c'était important, je me suis levée pour aller voir.

Mes doigts étaient gluants de sécrétions. Je les ai léchés. Ils avaient bon goût.

Je me suis assise devant mon bureau. Sous mes fesses, le cuir du fauteuil m'a procuré une sensation de fraîcheur. J'ai ouvert ma boîte mail, tout en continuant à me tripoter entre mes cuisses ouvertes. A ma grande surprise, j'ai trouvé un message de Laura. Elle avait mon adresse mail depuis pas mal de temps déjà, mais elle ne s'en était jamais servie.

Il était trois heures de l'après-midi ; ça faisait deux heures qu'on s'était quittées. L'objet du message était simplement « Coucou » !

J'ai ouvert le mail. Un fichier était joint. Le texte disait :  
« Ouvre le fichier. C'est une surprise. »

J'ai transféré le fichier sur mon disque dur et j'ai utilisé Media Player. Il y eut un temps d'hésitation, puis j'ai vu apparaître, en gros plan, le visage de Laura. Elle réglait la webcam.

Elle a commencé par me parler :

— Alors, Corinne, tu es une grosse salope ? Tu crois que je ne vois rien ? Dès que tu m'aperçois, c'est tout juste si tu ne te mets pas à baver. Je te plais ? Je sais que tu as envie de sauter sur tout ce qui bouge. Tu crois que je pourrais céder à tes envies ? Et si ça marchait dans les deux sens, si moi aussi, j'avais envie de ton petit cul ? En voilà des questions à se poser... En attendant, je t'envierai des petits films tous les jours... J'ai une webcam, autant s'en servir...

J'étais suffoquée. Laura, pour moi, avait toujours été quelqu'un d'innocent. Je ne l'aurais jamais imaginée tenant un discours aussi provocateur – dans le fond et dans la forme.

Derrière elle, il y avait une musique en fond sonore. Ça venait d'une chaîne. Se penchant sur sa droite, Laura a augmenté le son. C'était une musique arabe, sirupeuse, qui accompagnait parfaitement l'exercice auquel elle se livrait. Figée par la surprise, j'avais cessé de me tripoter, alors que le but évident de Laura était de me voir me mettre dans tous mes états.

Elle a remonté la webcam. Elle filmait dans sa chambre, face à son ordinateur. Elle a commencé à danser, ondulant lascivement devant la caméra, le visage illuminé par son plus beau sourire.

Elle avait toujours sur elle sa tenue de midi : un jean qui la collait, fermé à la taille par une grosse ceinture, et un sweat-shirt décolleté. J'avais passé une grande partie du repas à loucher sur son décolleté, quand elle se penchait sur son assiette. Dans cette position, on lui voyait quasiment la totalité des seins. Son soutien-gorge, qui ne couvrait que la partie inférieure de sa poitrine, réunissait ses seins en deux globes gonflés, si bien que le creux central en était accentué. L'envie me démangeait de fourrer mes mains dans son décolleté.

Laura a continué assez longtemps à évoluer au rythme de la musique orientale, se tournant et se retournant, faisant bouger ses hanches, ses fesses. Ses seins, bien que gainés par le soutien-gorge, tressautaient sous son T-shirt.

L'œil rivé à l'écran, j'ai senti un filet de bave couler du coin de ma bouche. Si je m'étais attendue à ça de la part de Laura ! Incroyable.

Se calant de nouveau face à la caméra, elle a débouclé le gros ceinturon, avec toujours, aux lèvres, ce sourire d'ange. A l'inverse de ce que j'aurais fait à sa place, elle a commencé son strip par le bas.

Elle a ôté sa ceinture. Mes nerfs étaient à vif ; j'aurais été bien incapable, à cet instant, de détourner les yeux de l'écran. Il y avait une chance pour que le film soit enregistré : je pourrais alors le conserver, me le repasser souvent...

S'adressant à la caméra, Laura disait :

— C'est maintenant que ça devient intéressant.

Elle ouvrit la fermeture Eclair de son jean.

— Tu vas en avoir plein les mirettes, je te le promets. Et ce n'est qu'un début.